

fatigué ni son humeur, ni son « humour ». Mais j'allais vous le désigner trop précisément.

Blondet a un principe : répondre à toutes les interviews, à toutes les enquêtes. Est-ce réclame ou politique, cabotinage ou veulerie, charité ou malice ? Sa complaisance procède peut-être de ces divers motifs à la fois. L'année dernière, donc, un reporter ingénieux s'avisa de demander à quelques contemporains notoires : « Que souhaiteriez-vous de trouver dans votre soulier de Noël ? » Notre Blondet avait-il mal déjeuné ce matin-là, au cercle où il a ses habitudes ? Une des petites actrices dans les loges desquelles il oublie volontiers son âge, le lui avait-elle rappelé avec brutalité ? Cédait-il à l'un de ses goûts, celui de faire exactement le geste contraire à celui que le public attend ? On put lire dans les gazettes, et sous sa signature, ces lignes à la fois comiques et touchantes par la naïveté de leur sentimentalisme : « Ce que je voudrais trouver dans mon soulier de Noël ? Mes vingt ans et mon premier amour... »

Le plus Parisien de nos ironistes — comme s'expriment lesdites gazettes — ne pensait guère à cette phrase de romance échappée de sa plume à l'ordinaire moins nigaude, quand il trouva dans son courrier, trois jours plus tard, une lettre d'une écriture qu'il ne reconnut pas d'abord. Son étonnement ensuite lui arracha un très prosaïque : « Ça, par exemple ! » qui ne s'accordait guère avec le prétendu souhait de Noël et sa nostalgie attendrie : « *Puisque M. Blondet, malgré sa gloire, n'a*

## III

## LE JOUR DE L'AN D'UN IRONISTE

## I

Cette aventure romanesque arriva l'année dernière à l'un des journalistes de Paris les plus connus par sa verve caustique. Il ne me pardonnerait pas d'imprimer tout vif le nom dont il signe, lequel, d'ailleurs, est un pseudonyme. Je l'appellerai, si vous le permettez, Blondet, par ressouvenir de l'ironiste qui figure dans *la Comédie humaine*. Notre confrère lui ressemble par sa légèreté d'esprit, le gaspillage effréné d'un talent qui eût pu être délicieux, le laisser aller de ses mœurs, un complet scepticisme, et, avec cela, une certaine ingénuité, le don de se prêter encore à l'impression du moment, et il a soixante-quatre ans passés ! Il débutait dans les feuilles satiriques, à la fin de l'Empire. Il besogne dans celles d'aujourd'hui, sans que ce demi-siècle d'articles fantaisistes ait

*oublié ni ses vingt ans, ni un passé bien lointain, veut-il passer la dernière soirée de 1909 avec quelqu'un qui n'a rien oublié non plus?... Si oui, qu'il soit à sept heures du soir à l'angle de l'avenue Gabriel et de la rue du Cirque. J'aurai à la main un bouquet de violettes, comme ceux que M. Blondet déposait, il y a quarante-quatre ans, sur le banc de pierre d'un jardin de la rue Notre-Dame, à Verneuil, pour Elisabeth C..., aujourd'hui Mme veuve de M... »*

— « Ce n'est pourtant pas une mystification, » se disait Blondet en lisant et relisant cette missive. La correspondante avait glissé, dans les plis, la coupure du journal : ... *Mes vingt ans et mon premier amour.* « Elisabeth vit donc toujours? Elle est veuve?... Elisabeth, » se répéta-t-il tout haut, et la vertu magique de ces quatre syllabes évoqua dans son esprit d'innombrables images. Le chroniqueur vieillissant se revit à Verneuil en 1866, frais échappé du collège, rimeur délibéré, rêvant déjà la gloire littéraire, allant et venant sous les tilleuls des promenades qui entourent la ville, et son cœur battait d'une véritable joie à l'idée d'apercevoir la fine silhouette de la vieille femme aujourd'hui — elle devait avoir soixante-deux ans — alors jeune fille. Elle apparaissait, marchant avec sa mère, toute frêle, toute modeste. Ses cheveux blonds brillaient sous le soleil que tamisait le large feuillage des arbres. L'arôme sucré de leurs fleurs donnait à l'air une suavité qui s'accordait à la grâce de la jolie enfant. Elisabeth

avait des prunelles d'un bleu très doux qui se fonçaient jusqu'au noir quand l'amoureux s'approchait pour la saluer, et ses joues roses devenaient toutes rouges. Qu'elle était jolie encore, sur le seuil de l'antique église de la Madeleine, quand, le dimanche, à la sortie de la messe, elle s'arrêtait, toujours avec sa mère, quelques minutes, sous le porche que domine une haute tour! Une niche abritait une statue de sainte Anne en costume breton, avec une expression de piété virginale qui faisait d'elle une sœur mystique de la vivante. Et les épisodes de ce naïf roman se précisaient : ces rencontres, un timide aveu, des fleurs acceptées, des promesses échangées, de furtives étreintes, d'innocents baisers, puis une correspondance surprise, les deux familles décidant de séparer les jeunes gens, Elisabeth envoyée chez une tante à Saint-Lô, lui expédié à Paris, et, pour finir, la commune histoire : elle, acceptant de se marier, et lui, l'apprenant, alors que, déjà infidèle, il ne pouvait même pas s'indigner contre l'inconstante. Il l'avait fait pourtant, la plume à la main, presque sincèrement, avec l'habituelle inconscience de l'homme pour qui l'Idéal, a dit un sage moraliste, est de tromper une femme fidèle. Puis rien. Toute relation avait cessé entre l'écrivain et la pittoresque cité du bord de l'Avre. Son père, employé dans l'enregistrement, n'avait habité Verneuil que par occasion. Bien des fois Blondet s'était dit : « Je devrais pourtant retourner là-bas. » Et toujours il avait remis à un autre moment ce

projet de voyage qui représentait surtout un pèlerinage aux curiosités de la ville : la maison ancienne de la rue du Canon, la Tour Grise élevée par le roi d'Angleterre Henri I<sup>er</sup>, les voûtes en pendentifs de Notre-Dame, et, très vaguement, ce fantôme de son premier amour. Il ne s'en était jamais autant souvenu qu'en répondant au questionnaire paru sous la rubrique classique : « Leur sabot de Noël. »

— « A quoi bon la revoir ? » conclut-il au terme de cette méditation à demi hallucinatoire. « Pour remplacer le charmant visage que j'ai là devant mon regard intérieur par un masque ridé, couperosé, défiguré, ce tendre regret par un dégoût, ce rêve de mai par une morne vision de décembre?... Ecrivons-lui, pour être correct, qu'elle ne vienne pas. »

Il avisa du papier à lettres, et il commença d'écrire. Sans doute les phrases à trouver étaient délicates, car il demeura, lui, l'homme de métier, la plume hésitante. Il déchira un premier billet, un second, un troisième, et se levant tout d'un coup : — « Mais non, » songea-t-il, « laissons-la venir. Je suis curieux de savoir par quel mensonge elle m'expliquera son mariage et comment elle me posera son lapin sexagénaire. »

Et il eut, pour se faire à lui-même ce grossier jeu de mots, son pire sourire des jours de blague. Il n'était pas très loin de croire, à cette minute, qu'en l'abandonnant autrefois, sa correspondante de Verneuil lui avait brisé le cœur et gâté sa vie. On l'eût stupéfié littéralement en lui rappelant

qu'à cette même époque il promenait volontiers à son bras dans les restaurants du quartier Latin une aimable personne qui répondait au nom peu catholique d'Irma la Gosse!

## II

Blondet n'avait pas changé de sentiment lorsqu'il descendit d'automobile, à l'endroit indiqué par la lettre, au jour et à l'heure dite. Plus l'instinct de ce rendez-vous singulier se faisait proche, plus il s'en voulait de l'avoir accepté par son silence. A six heures, avaient débarqué chez lui un de ses jeunes confrères et deux fringantes pensionnaires d'un petit théâtre. Vous les entendez jacqueter d'ici : « Cher maître, on vous emmène... — Mais oui, Blondet, tu dînes avec nous. On passe la soirée à la revue de \*\*\* — Il y a des couplets nouveaux qui sont d'un rosse!... — Et l'on enterre l'année avec toute une bande... » Et une énumération avait suivi.

— « Vous êtes très gentils, » avait répondu le cher maître, « mais je dîne avec des parents de province... »

— « Ils te rendront bien ta liberté à dix heures. Viens au théâtre \*\*\*, baignoire D. »

— « Entendu. Mais, pour plus de sûreté, où soupez-vous?... »

On lui avait dit le restaurant du souper et celui du dîner.

— « Si ça vous chante, vous savez où nous trouver. »

C'est sur ce mot prononcé par une des deux jeunes personnes que l'on s'était séparé.

— « Où avais-je la tête ? » pensait-il, sur le point de payer son taxi, au coin de la rue du Cirque et de l'avenue Gabriel, « je pourrai toujours dîner avec eux. Elisabeth ne me raserait pas plus d'une demi-heure, » et, tout haut : « Je vous garde, chauffeur. » Pourtant son pouls battait un peu trop vite, tandis qu'il fouillait la place du regard. Une femme était là, qui venait à lui. Elle tenait à la main le bouquet de violettes annoncé dans le billet. C'était elle. Son pas était encore léger, sa taille encore mince. Si la lueur d'un bec de gaz n'avait pas joué sur ses cheveux blancs, jamais on ne lui aurait donné les soixante-deux ans dont l'ancien amoureux ne pouvait pas douter. Hélas ! il n'avait qu'à faire un retour sur lui-même. Elisabeth avait gardé sa silhouette d'autrefois, la joliesse souple de ses mouvements, ses beaux yeux aussi. Leur bleu profond brillait derrière les mailles fines de sa voilette. Ses traits délicats se marquaient et se creusaient, mais sans la grimacante et caricaturale déformation que l'écrivain appréhendait. Par un de ces privilèges départis à celles dont la beauté fut surtout faite de nuances, elle avait vieilli en charme. Il y avait quelque chose de mélancolique et d'attendrissant jusqu'à la dou-

leur, pour quelqu'un qui l'avait aimée, dans cette apparition. C'était elle, bien finie, bien détruite, mais c'était elle, une vieille femme, délicieuse comme le spectre de sa jeunesse en allée, et sa voix, qui n'avait pas changé, eut les inflexions un peu chantantes dans le grave dont les vingt ans de Blondet s'étaient enivrés sous les tilleuls embaumés de Verneuil pour lui dire, en l'abordant :

— « Merci d'être venu. Moi, je vous connais par vos portraits... Vous, vous ne pouvez pas me reconnaître... » Et comme il essayait d'opposer une dénégation : « Il y a longtemps que je n'ai plus de coquetterie, » dit-elle ; « ne vous donnez pas la peine de mentir à quelqu'un dont la petite-fille s'est mariée cette année et va être mère. Oui ! c'est ainsi. Et je suis bien heureuse qu'il en soit ainsi. Sans ces cheveux blancs, je ne serais pas avec vous en ce moment. Je n'aurais pas le droit de vous dire : Voulez-vous dîner avec moi?... »

Elle avait eu, pour formuler cette invitation extraordinaire, une nervosité de parole qui révélait une décision prise après de longs débats intérieurs et tout à fait en dehors de ses habitudes. Ce renouveau d'intimité, presque à un demi-siècle de distance, était si étrangement fantastique, si complètement inattendu, que Blondet s'écouta répondre : « Oui ! » comme si sa propre voix eût été celle d'un autre. Il ne reprit la pleine conscience de la réalité qu'un peu plus tard, en se retrouvant assis en face de celle qu'il n'avait pas revue depuis sa vingtième année, dans un petit salon d'un hôtel,

provincial comme elle, et situé rue des Saints-Pères. Ce décor de meubles démodés n'avait rien de commun avec la salle du restaurant ultra-moderne, où le couvert du journaliste restait mis à la même minute entre Mlles Diane d'Azuly et Sophie Durand — c'étaient les noms des deux théâtres — et la conversation, accompagnée par les tziganes, qu'eussent tenue avec lui ces demoiselles, ne ressemblait guère non plus aux propos qu'il échangeait avec Mme de M... tout en se demandant à part lui : « Qu'est-ce que tout cela signifie et où veut-elle en venir? »

### III

— « Vous avez été bien étonné de recevoir ma lettre, avouez-le? » dit-elle à un moment. Le domestique qui servait le repas venait de sortir, après avoir apporté les fruits. Jusqu'alors, les anciens amoureux n'avaient parlé que de menus faits. Elle, l'interrogeant sur ses travaux, ses habitudes de vie, ses confrères, — lui, la questionnant sur Verneuil, sur les personnes encore vivantes de leur entourage d'autrefois. Il avait pu constater qu'elle suivait ses publications de très près, et aussi combien le calme sévère de son existence l'avait conservée à la fois jeune et fine. Quand elle eut prononcé cet : « Avouez-le, » il sentit, à son accent

soudain changé, qu'elle allait dévoiler le but secret d'une démarche qui avait dû être pour elle quelque chose d'énorme à seulement concevoir. Elle était si évidemment une Dame, avec les réserves, les préjugés même que ce terme, un peu précieux, mais si juste, sous-entend! Et elle continuait : « Il y a longtemps que je voulais vous écrire. Je l'ai fait souvent. Je ne vous ai jamais rien envoyé. Je pensais : Il m'a oubliée et ce que j'ai à lui dire, qui a tant d'importance pour moi, lui ferait hausser les épaules. Et puis, quand j'ai lu dans le journal ces quelques mots qui prouvaient que le passé n'était pas absolument mort pour vous, je n'ai pas résisté au besoin de m'expliquer avec vous et... » — elle eut une seconde d'hésitation — « de me justifier. »

— « De quoi? » répondit-il. « De vous être mariée, en obéissant à votre père et à votre mère? Ils avaient raison. Dès cette époque, je voulais être homme de lettres. Ce n'est pas un métier de mari, » conclut-il en riant. L'émotion grandissante avec laquelle son interlocutrice avait parlé lui faisait craindre qu'une scène de sentimentalisme ne gâtât ce qu'avait d'original cette espèce de rendez-vous posthume.

— « Oui, » fit-elle. « Je crois bien qu'ils avaient raison. Mais où je n'ai pas eu raison, moi, c'est de rompre avec vous comme j'ai fait, sans vous avoir entendu... Il y a une probité du cœur. Elle veut que l'on ne brise certains engagements qu'en disant pourquoi. On court le risque, sinon, de faire à

d'autres un mal moral qui peut avoir de bien cruelles conséquences... Vous êtes très généreux. Vous vous dites : C'est bien inutile de revenir sur ce qui est irréparable... Je tiens, moi, à y revenir... Je vous disais que je n'ai plus de coquetterie. Ce n'est pas vrai. J'ai celle-là encore, de désirer que le malentendu d'il y a quarante ans soit effacé, parce que je n'ai pas mérité que vous me jugiez sévèrement... »

— « Mais, madame, » interrompit-il, « je vous assure... »

— « J'ai lu tous vos livres, » répliqua-t-elle, « et, je crois bien, tous vos articles. Ils m'ont fait mal bien souvent par des amertumes et des scepticismes dont j'ai trop deviné la cause. Vous-même vous ne vous en êtes pas caché. Que de fois vous avez parlé de désillusions précoces, de cette première rencontre avec la réalité qui vous *développe* tout le cœur ! C'est un de vos mots. Il y a une certaine chronique de vous intitulée : *Achevés d'imprimer*. Elle était tout humour. Je n'ai pas pu la lire sans un remords. Vous y traciez, à propos de billets souscrits par un jeune homme du monde pour une aventurière, votre propre portrait à vingt-deux ans. Vous disiez qu'il vous était arrivé à cette époque-là quelque chose qui vous avait sauvé à jamais de ces naïvetés. Vous ajoutiez qu'il y a une heure dans la vie où l'on achève d'être imprimé comme les livres, — vous voyez si je me rappelle ? — et que cette heure c'était celle où l'on est trompé pour la première fois dans ce que l'on

avait de plus pur... Ah ! j'ai bien compris que vous faisiez allusion à cette fin brutale de notre joli roman... Tout se tient. Le doute du cœur mène à celui de l'esprit. Que de fois encore je me suis dit : s'il avait continué de croire au sentiment, il n'aurait pas cessé de croire tout simplement !... Vous rendez-vous compte maintenant qu'avant de mourir j'aie souhaité me laver vis-à-vis de vous d'une action que j'ai certes commise, mais pour un motif que vous n'avez pas soupçonné?... »

— « Et lequel ? » interrogea-t-il, comme elle se taisait.

— « Vous savez, » reprit-elle « où mes parents m'envoyèrent quand ils voulurent nous séparer. Mon oncle était excellent pour moi. Il me vit si malheureuse qu'il me plaignit, ou fit semblant. J'avais un tel besoin d'appui ! Je me laissai aller à des confidences qui lui permirent de mesurer la profondeur de mon chagrin. Un beau jour — j'étais chez lui depuis trois mois sans avoir pu ni vous donner, ni recevoir de vous un signe de vie — il me dit qu'il partait pour Paris. Il me promit de vous voir, et de m'apporter de vos nouvelles. Dieu ! L'ai-je embrassé avec reconnaissance à cette minute-là ! Huit jours après, il revenait. Je l'entends encore répondre à la question que vous devinez : — « Ma pauvre Elisabeth, ne me parle plus jamais de lui. Ne pense plus à l'épouser. » J'ai la preuve qu'il te trahit déjà... » — « Je l'ai cru, » continua-t-elle. « Je comprends aujourd'hui qu'il était seulement plus habile que maman

et qu'il employait, pour me séparer à jamais de vous, le seul procédé. Je ne lui en veux pas. Il avait l'âge que j'ai aujourd'hui, et, à cet âge-là, on a tant vu de gens changer, tant de chagrins s'oublier, tant de sentiments s'effacer ! On est trop excusable de penser qu'un amour de jeune fille n'est qu'un roman de printemps. Moi-même, je lui ai donné raison en me laissant marier, comme j'ai fait... Il avait entouré son accusation de détails si précis ! Il vous avait montré à moi vous dégradant d'une telle manière, dans de telles compagnies !... C'est à la lecture d'un de vos articles que j'ai commencé de douter, — deux ans après ce mariage, où j'avais trouvé ce qu'on trouve quand on a au cœur ce que j'y avais. — Vous y critiquiez le verdict d'un jury qui avait acquitté une jeune fille, coupable d'avoir tué son fiancé qu'elle avait cru infidèle, et il ne l'était pas. A la manière dont vous parliez de ceux qui avaient calomnié ce jeune homme auprès de cette jeune fille, à votre mépris pour sa crédulité, j'ai senti de nouveau que vous vous souveniez de votre propre histoire. « Si pourtant mon oncle » m'avait trompée ? » — me suis-je dit. Cette question n'a pas cessé de se poser à moi chaque fois que le hasard me mettait sous les yeux un de vos écrits, et il m'en mettait sans cesse. Vous collaboriez alors au journal auquel nous étions abonnés... Et puis est venue une heure où je ne me suis même plus posé cette question. Oui, mon oncle m'avait trompée... Tout dans ce que je lisais de vous me le prouvait. Tout. Comprenez-vous main-

tenant ce que votre phrase sur vos vingt ans et votre premier amour a remué en moi de scrupules, de mélancolie, de remords ? J'ai voulu, avant de mourir, vous avoir dit tout cela. Je vous l'ai dit... »

## IV

Certes, Mlles Diane d'Azuly et Sophie Durand eussent été bien étonnées si elles avaient pu assister cachées à cette scène extraordinaire, elles qui disaient à cette minute : « Blondet ne vient pas. Décidément, il a reçu sa tape de vieux. C'est dommage. Il était très *rigolo*... » Blondet le *rigolo*, cette « ficelle » de Blondet, Blondet l'ironiste, écoutant cette confidence d'une provinciale en cheveux blancs, sans un « mot rosse », sans un sourire ! Ce professionnel de la blague dont la formule favorite était un « c'est très farce » également prononcé devant les pires infamies, et devant les plus chauds enthousiasmes, regardait avec une inexprimable émotion cette héroïne, encore charmante de grâce fanée, d'un roman vivant dont il avait été, à son insu, le héros, et combien indigne ! Et voici qu'un remords le prenait, lui aussi, mais justifié, une impossibilité de supporter que cette créature, demeurée si follement naïve, si délicate, lui demandât pardon, à lui, presque une honte d'avoir comme volé ce trésor de rêves qui lui était

soudain découvert, cette poésie dont son souvenir était l'objet.

— « Ah! madame, » répondit-il impulsivement, « ne les ayez plus, ces scrupules, ne les ayez plus, ces remords!... Votre oncle ne vous avait pas trompée... Je ne méritais pas que vous m'attendiez. Je ne mérite pas que vous vous reprochiez rien... Votre oncle sera venu à Paris, réellement. Il aura su — ce n'était pas difficile à savoir — que je vivais avec une maîtresse, quatre mois après avoir quitté Verneuil. C'est à moi de vous demander pardon, et pas de cela seulement, mais de cet affreux cabotinage littéraire qui m'a fait écrire ces articles dont vous parlez, et encore hier cette réponse sur cette enquête de Noël... Mais qu'avez-vous?... »

— « Ce que j'ai, » dit-elle en éclatant en sanglots, « c'est que vous venez de me flétrir toute ma vie de cœur... Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas menti, par pitié?... Pourquoi? »

.....  
C'est aujourd'hui, 31 décembre 1910, le premier anniversaire de cette étrange conversation. Blondet l'a passée seul, cette soirée, à regarder les flammes du feu consumer les bûches, et à se demander s'il a eu tort ou non de parler avec cette franchise qui l'a, de nouveau et pour toujours, séparé de sa fiancée d'autrefois. Mme de M... n'a pas voulu le revoir. Elle n'a plus voulu lui écrire. Rien ne lui reste d'elle que le souvenir poignant de cette confidence, et une relique très enfantine qu'il va chercher dans le tiroir le plus secret de son bureau... C'est le

mouchoir avec lequel Elisabeth essuyait ses larmes en lui jetant cet appel d'angoisse, ce « pourquoi? » qui lui serre le cœur à douze mois de distance. Elle est sortie de la pièce en oubliant ce mouchoir sur la table. Il s'en est emparé. Il le déplie. Un très faible arôme se dégage encore de la batiste froissée. Blondet le respire. Il se demande ce qui fût arrivé de sa vie si le premier désir de sa jeunesse se fût réalisé, s'il eût épousé cette femme qui l'a tant aimé en songe. Et il se répond sans ironie que tout a été mieux ainsi. Quel bonheur vaudrait l'émotion, indicible dans sa douceur et son amertume, dont le pénètre ce fantôme de parfum laissé dans sa mémoire par ce fantôme de femme? Il est amoureux de son premier amour. Décidément Diane d'Azuly a raison : il a reçu sa tape de vieux.

Décembre 1910.